

Bordeaux, remonteraient la Garonne et le Tarn ; à la tête de ces 12,000 hommes, le duc d'Angoulême tiendrait la campagne aux environs des villes investies, de façon à intercépter tout secours de la part des Huguenots dont, on le savait, les forces ne dépassaient pas en tout 16,000 hommes.

De plus, les habitants de Toulouse, de Montpollier et de Montauban, pris à l'improviste, nullement sur leurs gardes, et ne se trouvant pas encore en état de défense, n'opposeraient selon toute probabilité qu'une faible résistance aux troupes du roi ; par conséquent la rébellion serait immédiatement étouffée dans son germe.

Ce plan était sage, parfaitement exécutable ; selon l'avis de tous les généraux compétents, il devait infailliblement réussir. Aussi le connétable du Luynes se garda-t-il bien de l'accepter, et s'obstina-t-il à vouloir faire exécuter celui qu'il avait conçu.

Le plan du connétable consistait à marcher à petites journées en occupant le plus grand espace possible, faire des entrées triomphales dans toutes les villes, mettre garnison dans celles qui résisteraient, et d'essayer de traiter avec les gouverneurs huguenots, ainsi qu'il fut fait à Saumur avec Du Plessis Mornay, auquel on n'enleva pas son gouvernement, mais qu'on lui emprunta par acte parfaitement en règle. Il est vrai qu'une fois maître de la place, le connétable se garda bien de faire exécuter le traité qu'il avait fait signer au roi et que lui-même avait contresigné.

Si l'histoire n'était pas là pour affirmer le fait, on ne pourrait aujourd'hui croire à une telle démenche.

L'armée royale conduisait avec elle un carme déchaussé qui, l'année précédente, avait prophétisé, du moins on l'assurait, la victoire des Autrichiens devant Prague. Ce carme assura que, si l'armée royale mettait le siège devant Montauban, la ville se rendrait infailliblement au roi un certain jour qu'il désigna. Mais il fallait néanmoins procéder en cette affaire selon les principes de la sagesse humaine et tirer quatre cents coups de canon. On les tira. Le roi et de Luynes les comptèrent gravement, et bien d'autres après. Il ne tomba pas une pierre des murailles hérétiques ; il fallut entamer un siège en règle. Le moine fut chassé de l'armée, et, ainsi que le dit Bassompierre, le connétable resta encore plus camus qu'il ne l'était précédemment.

Mais nous n'insisterons pas, quant à présent, sur ce sujet, n'étant pas encore arrivé au siège de Montauban.

Le duc de Rohan avait habilement profité des sottises du connétable de Luynes dont, au reste, il connaissait de longue date l'impéritie, pour hâter ses préparatifs.

Son premier soin avait été de faire de Montauban une place au moins aussi forte que La Rochelle. Il avait confié le commandement de la ville au duc de la Force, qui s'y était bravement jeté avec ses enfants ; profitant du temps que perdait le connétable en entrées triomphales et en sièges de peu d'importance, comme ceux de Saint-Jean-d'Angély, Nérac, Castel-Jaloux, Clérac et autres places dont la prise n'avait aucune signification pour le succès de la guerre. Averti en outre que le connétable, sur la foi de son carme déchaussé, convaincu que, puisque Dieu était avec lui, les forces dont il disposait étaient plus que suffisantes, avait contrémandé l'arrivée des sept mille hommes du duc de Vendôme, M. de Rohan, après s'être bien entendu avec M. le duc de la Force, qui avait le commandement des trompes, M. d'Orval, gouverneur de Montauban, et Dupuis, le premier consul de la ville, homme sage, prudent et surtout dévoué au duc, avait résolu de faire des levées dans les Cévennes, où il comptait un grand nombre de partisans ; et de tenir la campagne contre le duc d'Angoulême

chargé du commandement de l'armée de secours, qu'il fatiguerait et affaiblirait par des combats d'avant-garde, tout en essayant, chaque fois que cela serait possible, de jeter des secours dans la place.

Aussi, lorsque le roi, après s'être donné le facile plaisir de s'emparer de la plupart des petites villes du bas Languedoc, excepté cependant la ville de Saint-Antonin, qui lui opposa une résistance désespérée, s'avança enfin sur Montauban, le duc de Rohan était-il parfaitement en mesure de lui opposer non seulement une vigoureuse résistance, mais presque de lui imposer des conditions, ce que certes, deux mois auparavant, il n'aurait pu faire ; car, à cette époque, ainsi que l'avait fort bien prévu le maréchal de Lesdiguières, les protestants étaient en complet désarroi, toutes leurs places étaient ouvertes, et ils avaient à peine deux mille hommes en état de tenir la campagne.

A l'époque où se passe notre histoire, une forêt considérable s'étendait entre Ginals et Cayus ; ses derniers contreforts venaient mourir à quelques pas seulement de cette ville.

Le 10 août, entre deux et trois heures de l'après-dîner, deux cavaliers montés sur de magnifiques genêts d'Espagne, armés et caparaçonnés en guerre, émergèrent de cette forêt et prirent au grand trot la route de Saint-Antonin. De ces cavaliers, le premier était le comte du Luc ; le second son page favori, Claude Aubryot.

Bien des événements s'étaient passés depuis le jour où nous avons quitté nos personnages galopant à tout bride sur la route de Compiègne.

À part quelques rares exceptions, les Vauriens de Clair-de-Lune et les recrues du capitaine Vatan étaient arrivés au rendez-vous qu'on leur avait assigné.

Depuis quinze jours déjà, ce corps de partisans assez formidable était embusqué dans la forêt dont nous avons parlé plus haut. De là, il harcelait sans merci les troupes royales, et souvent leur imposait des échecs assez graves ; mais ce dont il s'acquittait avec un talent tout particulier, c'était de l'enlèvement des convois, Sur dix convois qui passaient à sa portée, neuf restaient entre ses mains.

Claude Aubryot, le page si mutin et si déterminé avec lequel nous avons eu occasion de faire connaissance dans le précédent chapitre, n'avait pas démenti les prédictions du capitaine. Le charmant démon avait réussi, Dieu sait comment, à si bien capter la bienveillance générale, que tout le monde l'adorait et ne jurait plus que par lui. Le comte du Luc en raffolait, à tel point qu'il ne pouvait plus s'en passer une seconde ; partout il l'accompagnait avec lui ; du reste, rendons cette justice au page, rien n'était à la fois gracieux, malin, délégué et démon comme ce charmant lutin. Il était toujours prêt, soit à se battre, soit à faire une espièglerie, quelles que fussent en être pour lui les conséquences. Aussi le rencontrait-on toujours riant, battant ou battu ; au demeurant, le meilleur fils du monde.

Deux heures auparavant, le comte Olivier du Luc avait reçu une missive de M. de Lectoures, missive dans laquelle le secrétaire du Luc lui annonçait que M. de Rohan, arrivé le soir précédent des Cévennes, avait définitivement établi son quartier général à Castres, où il le priait de se rendre sans retard. M. de Lectoures ajoutait en post-scriptum que le duc de Rohan, ayant à s'entretenir avec lui d'affaires graves, et surtout secrètes, ferait tout son possible pour aller à sa rencontre jusqu'à Saint-Antonin et lui éviter ainsi les ennuis d'une longue route.

À la réception de ce message, M. le comte du Luc, après avoir laissé le commandement au capitaine Vatan, et lui avoir